

Deux visions du monde

C'était un joli parc. Elle le regardait toujours du coin de l'œil, par la fenêtre, en se rongant les ongles. Un coup d'œil vers lui, un coup d'œil vers le parc. Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait envie et peur à la fois. Il s'était construit en face de chez elle sans prévenir. Elle avait vu les pelleteuses débarquer dans la rue alors qu'elle revenait des courses. Leurs têtes s'étaient enfoncées dans le sol et avaient tout déblayé. Puis, repos pendant une journée ou deux. Le bruit chaotique des machines était réapparu soudainement, un mardi après-midi. Au début, elle s'était contentée de monter le son de sa télévision. À l'extérieur, un nouveau monde se construisait à coup de pelles et de terres, mais tout ce qu'elle retenait, c'était le bruit incessant des machines. Elle s'arrêtait deux heures, entre 12 heures et 14 heures puis reprenait jusqu'à 16 heures, des fois 17 heures. Combien de temps cela avait-il duré ? Elle ne saurait le dire. Elle avait pourtant senti l'énerverment monter en elle, la fatigue à la fin de la journée due au bruit incessant.

Tous les jours, les hommes avec leurs pelles et leurs casques passaient devant chez elle, en fumant et riant.

À la fin, elle faisait les cent pas dans son couloir, fumant cigarette sur cigarette, ne pouvant plus supporter ce vacarme.

Encore une fois, tout fut stoppé. Au moment où elle allait craquer, tout s'était arrêté. Elle s'était dirigé vers la fenêtre et avait vu l'évolution des travaux et un panneau indiquant : « Bientôt : un terrain de jeux pour vos enfants. » Elle se rappelait avoir reçu un courrier à ce sujet et la voix de son mari lui dire : « Tu pourras emmener notre fils pour qu'il y joue. ». Un silence pesant s'était ensuite installé. Leur fils pouvait-il vraiment y aller ? Elle avait balayé l'interrogation d'un geste de la main, ne voulant pas se poser de questions avant l'heure.

Le terrain était finalement redevenu lisse. Une belle herbe verte poussait, encerclant de grands arbres plantés pour l'occasion.

Mais il y avait surtout un bac à sable, où le chien de madame Camomille était venu déposer tard la nuit un os en plastique. Des grains jaunes, beaucoup de grains jaunes et des brindilles vertes. Rien d'autre.

Quelques jours après, elle avait vu un petit toboggan arriver. Quelques heures plus tard, il était installé. Tout près, un filet d'escalade trouva sa place. À chaque bout trônait un banc où les mamans aller pouvoir s'asseoir, avec leurs sacs et leurs poussettes, boire leurs cafés et discuter de leurs journées en surveillant du coin de l'œil leur enfant grim pant, riant, tournant.

Un grillage foncé délimitait le terrain de jeux, et il fallait pousser une porte pour entrer dans cet espace de jeux en plein air. C'était une attention particulièrement rassurante pour les mères : elles n'auraient plus peur de voir leurs enfants filer vers la route à la poursuite d'un ballon tapé trop fort.

Les journées passaient et se ressemblaient dans ce petit espace : vers 16 heures, un afflux de petits bambins donnait vie à ce lieu.

Une dizaine d'enfants occupaient le terrain de jeux. La petite Cécile était toujours une des premières arrivées. Elle grimpait à une vitesse fulgurante l'échelle, plongeait dans le tube pour en ressortir en riant, se laissant glisser le long du toboggan. Sa mère arrivait avec sa poussette. Son fils, Thomas, dormait paisiblement. Dans peu de temps, il allait se mettre à crier, réclamant à manger. Le sac contenant les ingrédients pouvant le ramener à la raison se trouvait accroché à l'épaule de sa mère.

Elle avait noté que les garçons préféraient l'escalade et les filles la balançoire. Mais il y avait des échanges, de la compétition.

Sitôt que leur mère avait une minute d'inattention, l'un d'eux partait se camoufler derrière un arbre ou enterrer sa peluche dans le bac à sable.

Le Labrador des Martin restait assis près du banc, mais finissait toujours par s'allonger jusqu'à ce que le petit Jean vienne l'embêter et lui prenne sa balle. Alors, il se mettait à aboyer et il réveillait le bébé qui dormait à peu de distance de lui.

C'était une scène ordinaire, à la fois bruyante et banale où régnait une ambiance enfantine et joyeuse.

Elle demanda à son fils de mettre son blouson. Il se dota de ses cache-oreilles, et resta silencieux face à sa mère. Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Il sortit juste après elle et l'observa fermer la porte. Elle le mena à quelques mètres, au passage pour piéton. Le bonhomme était rouge, ils ne pouvaient pas traverser. Le bonhomme vira au vert, et ils avancèrent calmement. Elle poussa la porte du grillage et s'arrêta. Son fils se tenait caché derrière elle. Elle pouvait ressentir son souffle. Sa tête se pencha pour observer le parc et ses cache-oreilles glissèrent, tombant irrémédiablement par terre. Et la scène si ordinaire se transforma en un véritable tumulte.

*

Il aimait le calme, le silence, et la solitude. Son père lui avait offert ses cache-oreilles quand il était tout jeune, et il les aimait, car ils empêchaient les sons de lui parvenir. Rien ne lui était plus désagréable que d'entendre. Malgré sa réticence à sentir les mains de sa mère sur lui, il préférait encore cette sensation à celle du téléphone qui sonnait. Il l'avait déjà cassé la machine à plusieurs fois : la première fois, quand il avait entendu la sonnerie, puis en prévention du bruit qui allait obligatoirement finir par revenir.

Aujourd'hui, sa mère voulait tenter une expérience. C'était ses mots à elle, mais il ne les comprenait pas. Il avait fait ce qu'elle avait voulu : il avait mis son manteau, ses chaussures, qu'elle lui avait lacées. Elle était un peu nerveuse, elle jouait avec les clés. Il le savait, car c'était ce que son père disait toujours. Lui aussi, était nerveux. Sa mère lui avait parlé, lui avait expliqué où ils allaient, pourquoi ils y allaient, mais il était quand même anxieux, inquiet. Il ne savait pas à quoi il allait faire face. Il mit ses caches-oreilles et la regarda ouvrir la porte. Il attendit ensuite qu'elle refermât, puis la suivit jusqu'aux bandes blanches sur la route.

Il fixait inlassablement le sol, et il se remit en route, suivant les pas de sa mère. Il la vit pousser la porte du grillage et s'arrêter. Dissimulé derrière le corps de sa mère, il pencha la tête pour observer le parc et ses cache-oreilles glissèrent, tombant irrémédiablement par terre. Les cache-oreilles n'avaient pas encore touché le sol qu'un tumulte d'émotions envahit tout son corps. Il posa instinctivement ses mains sur ses lobes et se mit à s'agiter dans tous les sens, mais rien n'y fit. Le rythme de son cœur s'accélérait comme s'il n'allait jamais s'arrêter et finir par exploser. Il entendait le boum boum répétitif cogner dans sa tête à une cadence infernale.

Ce qui ressemblait alors à un terrain de jeux bruyants venait de se transformer en un véritable enfer pour ce petit gamin haut comme trois pommes. Il n'arrivait plus à se concentrer, il n'arrivait plus à réaliser où il était, ce qu'il faisait, ce qui se passait. Les regards des mères curieuses s'étaient tournés vers lui, mais ni lui ni sa mère ne s'y intéressaient. Elle avait ramassé ses cache-oreilles, elle devait maintenant trouver un moyen de les lui remettre. Le nourrisson s'était mis à pleurer et ne voulait plus s'arrêter. Le bébé s'époumoner pour attirer l'attention. Ses cris résonnaient dans sa tête, comme si le volume était au maximum. Il sautait sur place dans l'espoir que cela fasse tout stopper. Cela frappait et frappait à répétition au rythme des torrents de larmes versé par le bébé.

Son corps ressentait les vibrations de chaque son naturel produit dans le parc, les pleurs, les aboiements, les cris des enfants.

Cette situation n'était pas normale, tout était désorganisé, imprévu, bruyant. Face à lui, c'était le chaos.

Le chien le fixait tout en aboyant. Cela le rendait furieux. Pourquoi n'arrêtait-il pas ? Pourquoi continuait-il à émettre ce son si désagréable et si fort ? Que faisait-il là, il n'avait pas de chien, il n'aimait pas le chien. Il produisait sans cesse des bruits agaçants qui l'énervaient beaucoup. Ses mains s'agitaient de plus en plus, sans cesse. Sa respiration était incontrôlable. Il était à la fois énérvé et perdu. Il n'entendait pas la voix de sa mère qui se perdait dans le tumulte des sons. Ses sensations auditives étaient exacerbées au maximum. Un visage se présenta devant lui. Une femme s'était approchée calmement de lui. Elle voulut alors le toucher. Son comportement lui était incompréhensible et illogique. Elle n'avait pas à être là. Quand elle approcha la main, il recula vivement. Son premier réflexe fut de partir en courant, mais le petit grillage s'était refermé. Il n'avait pas d'échappatoire. Il avait peur de cette inconnue, qui le fixait étrangement, qui voulait l'approcher sans raison. Sa mère s'agenouilla près de lui, lui montrant ses cache-oreilles. Elle lui tendit, mais il était bien trop désorienté pour comprendre ce qu'elle voulait, pour réaliser le soulagement que cela aurait pu lui procurer.

Soudain, un sac en plastique explosa. Une véritable détonation lui parvint aux oreilles. Cela le rendit fou. Il se mit à crier et se rouler par terre, répétant inlassablement le même mouvement.

Une tempête se déchaînait dans sa tête, un véritable orage avait lieu. Un résonnement sans fin dû à l'explosion faisait vibrer ses tympans.

Il aurait dû être au calme, aligner des cubes pendant qu'une musique douce le berçait. Sa mère aurait été dans la cuisine, sifflotant au rythme de la musique, dansant légèrement sur place. Une odeur de brioche aurait envahi la maison, la même qui parfumait la demeure tous les jours vers 16 heures.

À la place, il souffrait, se roulait sur le sol. Il avait l'impression qu'une tronçonneuse avait élu domicile chez lui et ne voulait plus le quitter. Dès que sa mère posait les mains sur lui, c'était comme des électrochocs. Cela le rendait toujours plus nerveux, ne faisait qu'accentuer la crise, bouleverser le monde et ce qui l'entourait encore un peu plus. Tous les bruits avaient fini par se confondre dans sa tête pour ne former qu'une boule tumultueuse. Les battements de son cœur se mélangeaient aux sonorités aiguës, au crissement des pneus des voitures, aux sonneries des téléphones portables, aux pleurs du bébé, aux vibrations provoquées par le toucher de sa mère. Il n'arrivait plus à crier, à expulser sa peur et sa douleur. La fatigue aurait pu avoir raison de lui, si sa tête ne souffrait pas autant.

Il se trouvait désorienté, dans un monde désorganisé.

Il réalisa alors que le chien s'était arrêté. Il s'était allongé sous un arbre, lassé d'aboyer.

Il ne fallut pas longtemps au bébé pour arrêter de pleurer. Sa mère l'avait sorti de son landau, l'avait pris dans ses bras et le berçait tout en lui donnant le biberon.

Ce sentiment nerveux et désagréable qui le parcourait quand sa mère le touchait s'évapora doucement après qu'elle ait retiré ses mains. Il se balançait d'un mouvement mécanique sur le sol alors elle se positionna pour lui glisser ses caches-oreilles sur la tête. Les bruits s'atténuèrent tous. Tout paraissait s'être éteint. Il finit par se relever, continuant à passer d'un pied à l'autre, comme si cela pouvait le rassurer.

Sa mère reprit le chemin de la maison, il la suivit. En silence. Elle ouvrit la porte et le laissa d'abord entrer puis pénétra à l'intérieur de la maison à son tour.

Il resta au milieu du couloir, attendant sa réaction. Ils ne retourneraient pas au parc, il le savait. Sa mère lui sourit. Il retourna jouer avec ses cubes. Là où l'ordre et le calme régnaient. Là où tout lui paraissait logique.